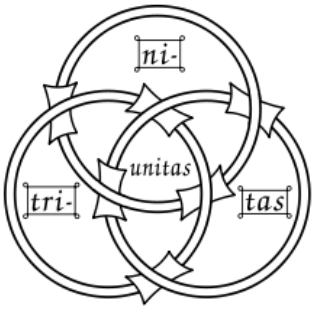
Fabrizio Gambini

L'innommable actuel

Sur la page de couverture d'un livre récent sur Lacan et le christianisme[1] se trouve imprimée une image :



il s'agit d'un nœud borroméen qui date du treizième siècle, donc bien avant la famille Borromeo et Lacan. Le nœud définit un certain nombre d'espaces ; sept, pour être précis, et notez bien qu'il s'agit d'espaces hiérarchisés. Un seul espace est constitué par la superposition de R, S et I et c'est là-dedans, dans cet espace qu'un miniaturiste anonyme du treizième siècle a posé l'*unitas* : le un de l'unité entre signifiant et signifié, le un de Dieu, le un de l'ex-sistence, le un de la transcendance, le un inaccessible de l'idée. Pour mieux saisir ce qui est posé en ce lieu, dans le lieu de l'*unitas,* pensez un instant à la description faite par Dante de la « forme universelle de ce nœud » :

Dans la claire et profonde subsistance

de la haute lumière, il m'apparut trois cercles

de trois couleurs et d'une contenance ;

l'un en l'autre, comme Iris en Iris,

parait réfléchi; le troisième parait un feu

qui d'ici et de là s'atisa.

Oh combien le dire est court et terne

à mon idée ! Et ceci, à ce que j'ai vu

[1] Bibliografia

est tant, qu'il ne suffit pas de dire « peu ».

O lumière éternelle, qui seule en toi reposes,

seule t'entends, et de toi est entendue

et entendante, t'aime et sourit !

Ce cercle qui se conçoit

parait en toi comme lumière réfléchie,

Mes yeux l'ayant un moment contemplé,

en lui, de sa couleur même,

il me parut de notre image peint ;

pour que mon visage entier en elle se fonde.[2]

Je ne vais pas poser des questions de traduction, mais notez que l'italien de Dante (di tre colori e d'una contenenza) devient « de trois couleurs et d'une contenance ». Une « contenenza » est plutôt un caractère propre aux trois cercles qui ne concerne pas nécessairement la couleur. Mais le troisième paraissait un feu : une lumière éternelle qui seule s'entend et que par soi-même entendue et entendante, s'aime et sourit. Mais notez aussi que cette lumière est au fond le reflet de l'image de celui qui l'observe et qui donc finit par découvrir son propre visage, qui cesse cependant d'être semblant, apparence, et devient plutôt sa vérité, toute sa vérité. Ce qui se représente dans la figure de l'*unitas* est l'Un auquel l'humanité s'est confrontée à

[2] Dante, Paradiso, Canto XXXIII, 115.

Ne la profonda e chiara sussistenza
de l'alto lume parvermi tre giri
di tre colori e d'una contenenza;
e l'un da l'altro come iri da iri
parea reflesso, e 'l terzo parea foco
che quinci e quindi igualmente si spiri.
Oh quanto è corto il dire e come fioco
Al mio concetto! E questo, a quel ch'i' vidi,
è tanto, che non basta a dicer "poco".
Oh luce eterna che sola in te sidi,
sola t'intendi, e da te intelletta
e intendente te ami e arridi!
Quella circulazion che sì concetta
pareva in te come lume reflesso,
da gli occhi miei alquanto circunspetta,
dentro da sé, del suo colore stesso,
mi parve pinta de la nostra effige;
per che 'l mio viso in lei tutto era messo.[2]

travers les formes différentes de la croyance : on croyait où on ne pouvait pas savoir savoir. Dans les autres espaces de la miniature se trouvent des lettres, des syllabes qui, ensemble, composent une *tri-ni-tas*. Peu importe où se trouvent le « *tri* », le « *ni* » et le « *tas* », ce n'est qu'au centre que les syllabes se recomposent comme objet, comme « *unitas* », qui peut évidemment s'appeler « *trinitas* » sans cesser pour autant d'être « *unitas* » : unique et trinitaire, *quod erat demonstrandum*…

« Aujourd'hui on peut se demander si la société séculaire est une société qui croie à quelque chose d'autre qu'elle-même. Ou bien si elle a atteint ce haut degré de sagesse par lequel on renonce à croire, mais on se borne à observer, à étudier, à comprendre, dans une progression indéfinie et imprévisible. Or, cet état, qui exige sobriété et concentration, ne semble pas correspondre à ce qui arrive tous les jours dans l'immense société séculaire, étendue désormais sur tous les continents et continuellement secouée par des turbulences de différentes origines. »[3]

Cette société séculaire dans laquelle nous baignons est le résultat de la retombée en termes de *doxa*, d'opinion commune, du discours de la science, discours qui selon Simone Weil, depuis la Grèce ancienne, est une sorte de dialogue entre le continu et le discret. [4] « Dialogue inévitable car continu et discret sont tous les deux une donnée de la pensée humaine ; pensée qui pense, nécessairement, l'un et l'autre, ainsi qu'il est normal qu'elle passe continuellement de l'un à l'autre. » Sinon à autre chose, ce passage est nécessaire car « le langage humain est discret […] ses éléments sont différents les uns avec les autres à cause de l'existence des limites bien précises […] dans la pensée du locuteur (et de l'écouteur) il n'y a pas de possibilités intermédiaires : un son, un signe, un élément linguistique ou est une chose ou une autre. Un exemple ? Aussi bien que les deux sons soient semblables (ils sont tous les deux des consonantes occlusives alvéolaires) , ou bien on prononce le son /t/ comme dans le mot *testo* (texte), ou bien on prononce le son /d/ comme dans le mot *desto* (réveillé). Nous ne produisons pas (nous ne sommes pas en mesure de reproduire) une exécution qui soit à moitié entre le deux sons. Et en effet les sons sont tellement discrets que, pour se référer à la confrontation entre *testo* e *desto*, leur opposition en début de mot (dans le même contexte phonologique) génère en italien deux mots doués de signification différente. En réalité lors qu'on parle on émet des sons en forme continue : prononçons une phrase quelconque – par exemple *chacquelinguisteessayedinseignercequestlelanguage* – nous n'émettons pas des pauses entre les mots, comme démontrerait un quelconque sonogramme. Malgré cette évidence nous arrivons depuis le plus tendre âge et sans trop de problèmes à segmenter ce flot continu et à le réduire à une combinaison d'unités (mot) discrètes et donc à lui donner une signification (« chaque linguiste essaye d'enseigner ce qu'est le langage »).[5] Or, si c'est ça le discret du langage, introduit comme tel par la fonction de la lettre et du signifiant,[6] Simone Weil a tout à fait raison de trouver le continu dans la pensée. Le continu est quelque chose de l'ordre de l'*unitas*, qui est autre chose que le discret des trois syllabes qui composent le mot, en soi discret en tant que signifiant, *tri-ni-tas*. Sans cette fonction du continu, sans cette tension du langage vers la chose, et j'entends ici très précisément *das Ding*, il n'y aurait pas la pensée ou, au moins, il n'y aurait pas eu la pensée telle que nous l'avons connue.

---

[3] Roberto Calasso, *L'innominabile attuale*, Adelphi, Milano 2017, p. 27.

[4] Simone Weil, « *À propos de la mécanique ondulatoire* », in *Œuvres completes*, Gallimard, vol. IV, tome I, 2008, p. 493. Cité par R. Calasso, cit. p. 84. Cfr. aussi S. Weil, *La rivelazione greca*, tr. it. Adelphi 2014.

[5] Federico Falloppa, *Brevi lezioni sul linguaggio*, Bollati Boringhieri, 2019, p. 19

[6] F. Gambini "II quarto anello", en cours de publication dans le volume collectif « Il reale nella vita e nella clinica psicoanalitica », p. 14 du manuscript.

Or, quelque chose est changé dans notre millénaire : un retournement radical s'est produit dans les conceptions de la pensée et de la conscience, l'une et l'autre désormais annexées aux territoires du discret. Ceci est le tournant obscur entre le nouveau millénaire et le précèdent. »[7] Ce que je viens de dire est à prendre au pied de la lettre. Il suffit de penser à David Chalmers qui tout récemment a présenté le *synopsis* d'un nouveau livre qui s'appelle « *Its from Bits* » (Ç'est fait de bits)[8] dont le bout déclaré est de reconduire la nature entière à une seule puissance : celle du discret. « Expulsé du paradis de Cantor où encore régnait le continu jusqu'à même ses aspects les plus déconcertants – rappelez-vous que Cantor n'a jamais cessé d'essayer de trouver Dieu dans les nombres – l'homme de la société séculaire est tenté de se forger un nouveau paradis, habité seulement par les multitudes de bits, ignorant ainsi sans remède la constitution de la vie consciente qui sans le continu ne pourrait pas se donner. »[9] Evidemment il s'agit de réaliser jusqu'à ses extrêmes conséquences que « la transposition de l'univers en forme digitale et sa disponibilité au contact des doigts sont un fait sans précédents dans l'histoire de *Homo sapiens*.[10] Sur ce point Calasso reprend l'intuition de Alessandro Baricco : « Le mot DIGITAL vient du latin *digitus*, doigt : avec les doigts nous comptons et pour ça DIGITAL signifie plus ou moins NUMERIQUE. Dans notre contexte le mot est utilisé pour nommer un système plutôt intelligent qui sert à traduire n'importe quelle information dans un nombre. Si on souhaite entrer dans les détails il s'agit des nombres formés par la séquence de deux chiffres, le 0 et le 1 […] Bien. Lorsque je dis *traduire n'importe quelle information dans une liste de chiffres* je ne fais pas référence aux informations que vous trouvez sur les journaux, la nouvelle du jour, le résultat du match, le nom de l'assassin ; je fais référence à un quelconque morceau de monde qui soit décomposable en unités minimes : sons, couleurs, figures, quantités, températures…Je traduis ce morceau de monde dans le langage digital (une certaine séquence de 0 et de 1) et là il devient très léger, il est juste une série de chiffres, il n'a pas de poids, il est partout, voyage à une vitesse désarmante, il ne se ruine pas en route, ne se rétrécit pas, ne salit pas et ne pourrit pas non plus : où que je l'envoie il arrive. Si de l'autre côté il y a une machine capable d'enregistrer ces nombres et de les retraduire dans l'information originaire le jeu est fait. » Et, un peu plus avant : « Nous savons aussi qu'en deuxième intention l'utilisation de ces instruments a généré des scenarios totalement nouveaux et imprévisibles où se cachait une vraie révolution mentale : la dématérialisation de l'expérience, la création d'un outre monde, l'accès à une humanité augmentée, le système de réalité à double force motrice, la posture *HommeClaviérÉcran*. »[11] À ce propos allez voir le livre récent de Riccardo Manzotti dont le sous-titre est déjà très parlant : « Pourquoi conscience et monde sont la même chose ». Sa thèse déconcertante de simplicité se fonde sur l'idée « que ce qui correspond à mon expérience consciente n'est pas un fantasme intérieur, mais l'objet même dont je suis conscient […] le corps est un *proxy*, un intermédiaire proximal qui permet aux objets dont nous faisons l'expérience de produire des effets *hic et nunc*, ici et maintenant. Une personne est une partie physique du monde, comme une pierre et comme un orage. »[12] Et encore : « L'idée de l'esprit élargi élimine la différence entre l'esprit et le monde, puisqu'elle nie la différence entre apparence et réalité. »[13]

---

[7] R. Calasso, cit. p. 85.

[8] Cit. da R, Calasso, cit. p. 82. Il est intéressant de noter que la traduction italienne du titre proposée par Calasso est « Cosa fatta di bit » ; on perd la référence à ça, mais on gagne l'idée de la perte de la chose, qui cesse d'être *das Ding* et devient *die Sache*.

[9] R. Calasso, cit. p. 83.

[10] Ivi, p. 75.

[11] Alessandro Baricco, *The Game*, Einaudi 2018, pp. 23 et 24.

[12] Riccardo Manzotti, *La mente allargata*, tr. it., Il Saggiatore 2019, p. 11. The Spread Mind: why Consciousness and the World are one a été publié par OR Books en novembre 2017.

[13] *Ivi*, p. 13.

Or, je ne sais pas vous, mais, pour ce qui me concerne, découvrir à l'âge de soixante-sept ans d'être, d'avoir été, d'habiter ou d'avoir habité un *proxy*, ça me fait une certaine impression. D'abord vous comprenez tout de suite que l'être ou l'habiter, ce n'est pas du tout la même chose. Si je suis un proxy, je suis un terminal : égal à la partie *ClavierÉcran* qui compose la posture *HommeClavierÉcran*. Une autre forme de trinité ; une façon moderne d'être un et trine. Si j'habite un proxy alors il y a quelque part quelque chose qui n'est pas proxy. En somme, qui ou quoi l'habite ? Descartes le posait dans la glande pinéale et laissait les théologiens s'en occuper. Aujourd'hui on ne sait ni où le mettre ni qui doit s'en occuper. Peut-être, et cela me parait être l'idée de Lacan, pour qui Descartes et son *cogito* ont été en effet nécessaires, les psychanalystes pourraient ou devraient s'en occuper ; mais comment s'en occuper si la conscience, l'activité mentale, est le produit d'un proxy, d'une machine biologique faite de bits, c'est-à-dire faite à image et ressemblance de son actuel dieu digital ?

Voilà la situation dans laquelle nous nous trouvons à exercer notre travail : constater les effets du continu dans un monde qui rêve à la puissance unique du discret. Si jamais c'est encore nécessaire, vous trouverez dans tous les kiosques en Italie la dernière monographie du Nationale Geographic qui traite le modèle informatique, digital, de l'univers comme objet qui peut être étudié à la place de l'univers.[14]

En tout cas, si telle est la situation du côté du continu, peut-être que quelqu'un d'entre vous se rappelle que j'ai déjà essayé de poser la question du continu du côté de la maternité, du côté de l'agent père-mère symbolique d'un manque imaginaire par l'intermédiaire d'un objet réel.

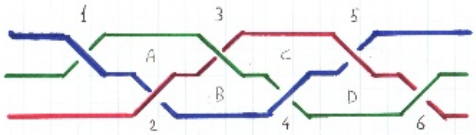
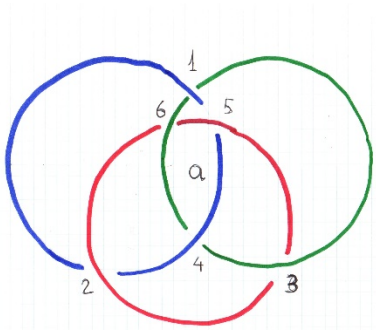
Je vais essayer aujourd'hui de poursuivre ce raisonnement à l'aide de la topologie lacanienne.

Je disais à un certain moment que le nœud borroméen, par le simple fait d'être nœud et non tresse, présente une hiérarchie. C'est-à-dire que les espaces que le nœud définit sur une surface ne sont pas équivalents : il n'y en a qu'un qui soit à la confluence, à la superposition, de R, S et I et c'est là que se trouve l'objet « a ». Et l'objet « a » c'est exactement ce qui se dégage de la chute de la puissance maternelle du continu. À un certain moment de son enseignement Lacan décide de ne pas intituler son séminaire du 1975 – 1976 « 4,5,6 » mais « Le Sinthome ».[15] Mon hypothèse est qu'il l'a fait pour introduire ou, mieux, pour maintenir une certaine hiérarchie des espaces internes au nœud et une place spéciale pour l'objet. Une hiérarchie qui n'est pas l'effet surmoïque d'une imposition paternelle ou normative, mais plutôt une hiérarchie de sens que seul la référence au Nom-du-Père permet d'introduire à travers la fonction du signifiant phallique : objet et Nom-du-Père liés entre eux. Pas besoin que le Nom-du-Père ou le sinthome soit un quatrième anneau. « 4,5,6 ». « 4,5,6 » est la continuation de « 1,2,3 » où la numération, purement cardinale, n'établit aucune hiérarchie entre les nombres et, donc, entre les lettres R, S et I. Une telle continuation, « 4,5,6 », qui serait purement cardinale, se trouve en effet dans la tresse qui, dès lors, définit des espaces parfaitement équivalents : chaque espace est défini par trois croisements et chaque croisement limite son ordinalité, son symbolique minimal, son plus petit ordre nécessaire, à la nécessité que le croisement de 1 sur 2 soit suivi par le croisement de 3 sur 1 et de 2 sur 3. Une fois qu'on a démarré ainsi une tresse on peut la mener à l'infini tout en définissant des espaces qui se différencient seulement pour être interne ou externe à la tresse.

---

[14] *Universi simulati, la creazione di un cosmo algoritmico*. Le frontiere della scienza National Geographic, anno I, n° 51, Milano, 28 febbraio 2020.

[15] Cfr. Cfr. J. Lacan, *RSI, Séminaire 1974 – 1975*, Édition hors commerce de l'Association Lacanienne Internationale, leçon di 13 mai 1975.



Ce n'est pas le cas pour le nœud. D'abord notez que pour passer de la tresse au nœud il faut passer par la tridimensionnalité imaginaire ; autrement dit on est déjà dans l'humain. Si vous essayez de conjoindre les extrémités de la tresse vous arrivez à le faire aisément avec les deux ficelles externes, dans notre image le bleu avec le bleu et le rouge avec le rouge, mais pour joindre le vert avec le vert vous êtes obligés de détacher la ficelle de sa surface, ou, plus correctement, de tordre la surface même avec le résultat que, comme dans la bouteille de Klein et le cross-cup, il faut croiser une des autres deux ficelles. Du même coup, disons à cause de l'imaginarisation et de l'humanisation que le nœud comporte par rapport à la tresse, les espaces cessent d'entre équivalents et nous nous retrouvons avec la fonction de l'objet « a », avec son être un pour tous, égal pour tous, mais aussi capable de générer un accès unique au désir et cette fois ci c'est de l'un de la singularité, de l' « irrépétabilité » et de l'irréversibilité de l'unique et seule constellation subjective dont il s'agit : objet d'une couleur qui approche de celle de notre corps, et qui en même temps n'a pas perdu la sienne propre. En italien: « pinto della nostra effige, ché il nostro viso in lui tutto è messo. »